

lui ! Parfois, lui-même prenait plaisir à le dire, ce nom. Mais il ne pouvait se faire illusion.

Cette fois, c'était bien un autre qui l'avait prononcé. Et il était tout étourdi.

—Ma fille ! ma fille !

Il se remit gravement, avec une simplicité pleine de noblesse :

—Monsieur de Savenay, je suis si surpris de ce que vous venez de m'apprendre que vous m'en voyez tout ému, tout troublé. Votre ami aime ma Louise, ma pauvre enfant si simple et si laborieuse, bien belle, c'est vrai ! Il aime la fille de l'homme qu'on accuse d'avoir assassiné votre père ! Il me semble bien qu'il y a quelque chose du bon Dieu dans tout cela. J'avais fini par ne plus y croire, au bon Dieu. Il m'avait si complètement abandonné ! René Lemayeur aime ma Louise ! Alors, oui, je comprends, il faut bien que vous me croyiez innocent pour encourager cet amour... autrement, mon nom, ma famille, tout ce qui nous touche de près ne vous causerait que de l'horreur.

De douces larmes étaient venues à ses yeux. Mascarot assistait silencieux, à cette scène.

—Oui, oui, je comprends ! Vous vous êtes dit : " Le père de Louise est innocent. Je le ferai évader du bagne ". Eh bien, cela ne suffit pas, non, monsieur de Savenay. Louise aime-t-elle M. René Lemayeur ?

—Je ne sais. Je crois pourtant qu'elle l'aimera peut-être.

—Louise est modeste et sage, si elle l'aime, ce n'est pas moi qui m'opposerai à ce qu'ils soient heureux. Mais un officier n'épouse pas la fille d'un forçat ; on n'épouse pas la fille de Jordanet. Votre ami n'a donc pas songé à épouser ma fille ? Et si je ne le connais pas, lui, je connais trop ma Louise pour craindre qu'elle devienne un jour sa maîtresse... Alors, quel est son projet ? Jamais ma fille ne sera sa femme, tant que je ne serai pas reconnu innocent du meurtre de votre père ! Ah ! si cela arrivait, et si coup sur coup, après ma réhabilitation publique, vous veniez à moi en me disant, comme aujourd'hui : " René aime Louise, donnez-lui-là ! " J'avoue qu'elle serait complète, cette réhabilitation, et que mon bonheur serait bien grand !... Mais tout cela est trop beau. Rien de tout cela n'arrivera. Mon évvasion ne donnera pas Louise au fils Lemayeur. Elle augmenterait ma honte, l'infamie imméritée qui couvre mon nom, si quelque chose au monde pouvait encore aggraver cette infamie. Ce qu'il faut que vous fassiez, monsieur Gérard, c'est prouver que je n'ai pas cessé d'être un brave homme. Le reste viendra tout seul.

—Nous avons foi dans l'avenir, et nous trouverons les preuves de votre innocence, mon pauvre Jordanet, je vous le jure : mais cela peut être long, et nous avons songé, dès lors, que vous attendriez plus heureux votre réhabilitation si nous vous rennissions à votre famille. Voilà pourquoi nous voulons vous faire évader. Qui sait, Jordanet, si, une fois libre, vous ne pourrez pas nous aider, vous-même, dans nos recherches ?... Au bagne tout vous est défendu ; vous êtes la victime, enchaînée, subissant sa peine. Libre au contraire, vous recouvrez votre initiative... vous pouvez employer votre intelligence, les ressources de votre esprit... contribuer largement à votre bonheur, enfin, au bonheur de ceux qui vous aiment. Jordanet, vous ne pouvez refuser. Cela ne vous est pas permis. Au nom de votre bien-aimée Louise, je vous le défends !

Mascarot, dans l'ombre, au fond de la case ne bougeait pas. Tant que Gérard n'avait parlé que de l'amour de René pour Louise la figure de Mascarot n'avait rien exprimé. Mais il y eut, sur ses lèvres pâles et minces un étrange sourire lorsque le jeune homme fit allusion aux tentatives que Jordanet pourrait faire pour trouver le meurtrier de Savenay, une fois qu'il aurait recouvré sa liberté.

Da reste, cela ne dura qu'un éclair ! Le sourire cruel, de durété implacable, fit place à la physionomie froide, sur laquelle rarement apparaissaient les impressions de cette âme ténébreuse.

Jordanet, avant de répondre à Gérard, eut une dernière hésitation. Pour la seconde fois un instinct singulier lui criaît :

" Défie-toi ! Reste sur tes gardes ! "

Mais ce fut sa dernière défiance.

—Soit ! dit-il, je ferai ce que vous voudrez, mais si vous me trompez ! Si vous profitez de ma faiblesse, je vous le dis, monsieur Gérard, et vous aussi, monsieur Mascarot, prenez garde, prenez bien garde !

Gérard alla lui prendre les mains et les serra dans les siennes.

—Que craignez-vous donc, Jordanet ?

—Je ne sais, je ne pourrais pas vous le dire.

—Alors, ayez confiance, et remettez vous en à moi du soin de votre évvasion. Dans deux ou trois jours, vous recevrez la visite de Mascarot qui vous donnera des instructions détaillées. Moi, je retourne à bord. Demain, dans la journée, le yacht quittera le débarcadère de Bourail et filera vers la haute mer, comme s'il s'éloignait pour ne plus revenir. Cependant, il reviendra, mais seulement la nuit que nous aurons choisie pour votre évvasion. Encore une fois, confiance et adieu !

## Nuit D'angoisse

Gérard avait la physionomie si ouverte, si franche ! Pouvait-il songer à tromper Jordanet ? Celui-ci ne le crut pas.

Il reprit confiance, et cette fois, certain qu'il allait être puissamment aidé, entrevoyant sa liberté prochaine, il se consacra de tout cœur à préparer sa fuite.

Depuis quelque temps il avait fait venir de Nouméa un fusil de chasse et des cartouches. Dans l'incertitude où il était des moyens qui lui seraient offerts pour s'évader, et croyant qu'il en serait réduit peut-être à fuir par terre, il avait dû songer à se procurer des armes.

Les déportés n'ont pas le droit d'en avoir. Aussi les avait-il cachées soigneusement, non pas chez lui, mais dans une caisse de bois imperméable, enduite de goudron, et qu'il était allé enterrer la nuit, loin de sa case, au pied d'un niaouli, dans la concession qui lui avait été donnée et qui se trouvait à quelques kilomètres de Bourail.

Ces armes, puisqu'il était sûr maintenant de fuir par le yacht de Gérard, lui devenaient inutiles. Elles n'eussent été qu'embarrassantes. Il n'y songea plus. En somme, il n'avait qu'à attendre le signal de Gérard.

Se tenir prêt à y répondre, être exact surtout à l'heure qui lui serait indiquée, on ne lui demandait pas davantage.

Il y avait deux jours seulement qu'il attendait, lorsqu'un matin il eut un grand coup au cœur. Le visage souriant, les yeux faux et doux, Jacquemin, surveillant à la presqu'île Duolos, le considérait.

Jacquemin, dans lequel Jordanet sentait un irréconciliable ennemi. Comment se trouvait-il là ? Interdit, le forçat se faisait cette question, lorsque Jacquemin lui-même se chargea d'y répondre :

—J'ai obtenu de l'avancement, dit-il, et je suis heureux de vous retrouver auprès de moi, Jordanet, un peu plus tranquille, un peu plus heureux.

Il passa.

—Oiseau de mauvais présage ! murmura Jordanet.

Cependant il comprit bien vite que ses craintes étaient exagérées. Désormais, Jacquemin ne pouvait que peu de chose contre lui. Il finit par n'y plus penser. Il avait pu se rendre compte en poussant une pointe vers le débarcadère de Bourail, le lendemain de la conversation qu'il avait eue avec Gérard, que le yacht avait disparu.

—Mascarot, est sans doute, resté à terre, se dit le forçat.

Mais il n'osa s'informer à Bourail, à l'hôtel, de la présence de Mascarot, dans la crainte de donner l'éveil et d'attirer l'attention. Le yacht de Gérard était en effet parti. Mais avant le départ, le jeune homme s'était enfermé avec Mascarot dans sa cabine et il avait eu avec lui une longue conversation.

—M. Mascarot, dit Gérard, vous avez dû parcourir en ces jours derniers la ville de Bourail et ses environs, vous rendrez compte des difficultés que pourra présenter l'évasion de Jordanet : vous savez où sont les postes de surveillance, les postes militaires, vous connaissez les heures de ronde des bateaux chargés de veiller sur le débarcadère et de visiter les bâtiments en rade, vous avez dû ne négliger aucun détail. Avez-vous établi votre plan ?

—Je ne vous cacherais pas que la chose me paraît extrêmement difficile. La surveillance est très rigoureuse. Il y a des postes partout, des rondes toutes les heures. On ne peut descendre sur la côte sans être vu. On ne pourrait tenter d'aborder à la nage une crique des récifs de corail sans risquer d'être tué dix fois par les balles des surveillants. J'estime, M. de Savenay, que vous vous êtes engagé vis-à-vis de Jordanet un peu à la légère.

—Il est trop tard pour hésiter. Ce qu'il faut, c'est aller de l'avant.

—Si je me suis permis de vous faire cette observation, ce n'est pas que j'hésite, croyez-le bien ; c'est que je pense qu'il ne s'agit pas seulement de nous, qui nous tirerons toujours d'affaire, mais d'un homme qui, dans cette aventure, peut y laisser la vie. Nous ne devons pas engager cette vie à la légère. Nous en serions responsables à l'égard de la pauvre famille restée en France, à laquelle en partant, vous avez laissé l'espoir.

—Je suis convaincu que nous réussirons.

—Dans tous les cas, vous pouvez compter sur moi.

Le jeune homme tendit la main à Mascarot, qui la serra, dans une étreinte chaleureuse.

—Quel serait votre plan de campagne, à vous, monsieur ?

—Le plus sûr et celui que je me propose de suivre, le voici : afin d'éviter les dangers de la côte de Bourail, il faut que Jordanet s'évade par terre, pendant la nuit, suive la côte très longtemps à travers la brousse, et même ne s'inquiète pas de s'égarer à l'intérieur, pourvu qu'il puisse se trouver au jour loin de Bourail, sur le point de la côte où mon yacht l'attendra. Il pourrait, par exemple, traverser le pays des Ounoua, rejoindre la route qui coupe l'île dans sa largeur, la longer sans la suivre et descendre vers le cap Tho, sur la côte orientale. Cette route traverse des forêts et de la brousse où